

## Laurendeau musicien

Gilles Marcotte

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1996). Laurendeau musicien. *Liberté*, 38(3), 137-142.

---

# L'AMATEUR DE MUSIQUE

---

---

GILLES MARCOTTE

## LAURENDEAU MUSICIEN

Le plus récent biographe d'André Laurendeau, l'Ontarien Donald J. Horton<sup>1</sup>, parle de la passion qu'entretenait le grand journaliste pour la musique, et particulièrement le *Pelléas* de Debussy. La nuit, raconte-t-il, les enfants « pouvaient entendre le triste chant de *Pelléas et Mélisande* et ils n'avaient pas besoin de voir leur père pour savoir qu'au coin de sa bouche flottait un sourire mélancolique, lassé du monde, et que ses yeux se perdaient dans un horizon lointain. Pour Laurendeau, Debussy était l'occasion de replonger dans un refuge sacré à l'intérieur de lui-même où personne ne pouvait le suivre ».

Le mot qui frappe – qui me frappe – dans ce texte, est celui de refuge ; comme s'il n'existait qu'un rapport négatif, un rapport de fuite, entre l'expérience musicale et les autres activités de Laurendeau, sa carrière politique puis celle de journaliste au *Devoir*, enfin son travail à la co-présidence de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme. Celui qui écoute de la musique, comme d'ailleurs celui qui lit et relit Racine, trahirait en quelque sorte les grands devoirs qu'il s'est donnés dans la sphère sociale. Plus même, son amour de *Pelléas*

---

1. Donald J. Horton, *André Laurendeau*, trad. par Mario Pelletier, Montréal, Bellarmin, 1995.

l'aurait empêché d'apprécier à sa juste valeur la culture nord-américaine. «Laurendeau, dit encore monsieur Horton, malgré ses opinions libérales, n'aima jamais vraiment la culture populaire nord-américaine. Selon son fils Yves, il fut essentiellement un élitiste français même dans ses goûts musicaux et littéraires (...). Pour lui, le saut était trop grand de Debussy au rock'n roll.»

Résumons : si l'on aime la musique de Debussy, on est non seulement «élitiste», ce qui est affreux, mais encore un «élitiste français», ce qui est proprement catastrophique ; quand on a des idées libérales, il faut de toute nécessité s'intéresser fortement à la «culture populaire nord-américaine» ; enfin, il serait normal qu'un homme éclairé, un homme ouvert aux réalités de son époque, passât de Debussy au rock'n roll...

J'ai un peu connu André Laurendeau. Pendant huit ans, j'ai travaillé près de lui, au *Devoir*. Je me flatte de lui avoir fait connaître le *Wozzeck* d'Alban Berg, dans lequel il s'est étonné lui-même d'entrer aussi facilement. Et j'imagine le sourire qu'il aurait eu s'il avait lu ces propos de l'historien ontarien. Il était terrible dans les discussions, André Laurendeau. Il ne s'opposait pas directement à vous, même si vous exprimiez des opinions tout à fait incompatibles avec les siennes, mais par des «vraiment?», des «vous pensez que...?», des demandes de précisions, il vous amenait à vous enfermer vous-même sans espoir de rémission. Il n'avait pas besoin de vous contredire, parce qu'avec une habileté infernale il vous mettait en contradiction avec vous-même. J'imagine l'historien Horton devant lui, et la façon à la fois très polie et un peu cruelle dont Laurendeau l'amènerait à dévoiler ses présupposés, ses préjugés, à en reconnaître la fragilité.

C'est que, voyez-vous, il est permis de supposer que la musique ne fut pas chez Laurendeau que le

repos, l'évasion de l'homme d'action et du journaliste; qu'au contraire, l'expérience musicale a fait de lui l'homme subtil, attentif à toutes les nuances, modulant finement ses adhésions et ses refus, qui nous a aidés plus que quiconque à sentir ce qui se passait vraiment au cœur des décennies 1950 et 1960. Il savait écouter; aussi bien la voix d'une personne particulière que celle d'une collectivité, les vibrations les plus ténues qui se produisaient dans l'atmosphère d'une époque. Cette sensibilité que j'ose dire musicale, on la perçoit parfois dans ses textes de journaliste, ses éditoriaux ou ses billets du *Devoir*, mais elle n'est nulle part plus présente que dans le recueil de ses chroniques du magazine *MacLean's*, réunies sous le titre de *Ces choses qui nous arrivent*. Il est dans ces textes, dans ce magazine au titre anglais, plus libre qu'ailleurs, me semble-t-il, plus facilement abandonné à ce qui lui importe profondément, personnellement. Pour comprendre ce que fut la Révolution tranquille, au-delà (ou en deçà) des programmes politiques et sociaux, des idéologies, des déclarations officielles, des slogans, c'est – à côté par exemple de *La Ligne du risque* de Pierre Vadeboncoeur – ce livre qu'il faut lire, où Laurendeau cherche passionnément la note juste, la modulation qui fait comprendre le tout.

Il ne parle pas, dans ces chroniques, de musique. De théâtre, rarement – et l'on sait la passion qu'avait Laurendeau pour le théâtre, au point d'écrire lui-même quelques pièces pour la télévision. Le Laurendeau que j'ai connu, celui de la maturité, parlait rarement de musique. Mais je lis dans la biographie de Horton que dans son enfance il avait rêvé d'être musicien et suivi les cours du grand pédagogue musical qu'était Léo-Paul Morin. Puis la pratique musicale fut remplacée, peu à peu, par le commentaire. Il participe à des émissions musicales, à la radio, parlant de Bach, de Debussy et

jouant lui-même au piano les illustrations nécessaires ; il donne, à la salle Saint-Sulpice, une conférence sur Beethoven ; il tient, à *La Patrie*, une chronique régulière sur les concerts dominicaux de l'Orchestre symphonique de Montréal... Je remonte plus haut, beaucoup plus haut, et je retrouve Laurendeau critique musical dans la très célèbre *Revue scientifique et artistique*, organe officiel de « La Société scientifique de Kensington<sup>2</sup> », en décembre 1927. André Laurendeau a une quinzaine d'années, et il collabore à cette revue, dont le directeur, le rédacteur en chef et tous les collaborateurs ont à peu près le même âge, depuis sa fondation l'année précédente. D'autres noms aujourd'hui bien connus se lisent au sommaire de décembre 1927 : Claude Hurtubise, qui deviendra l'un des plus grands éditeurs du Canada français, et le poète Saint-Denys Garneau, qui signe une étude sur ce chef-d'œuvre incontournable qu'est « L'Angélus » de Millet. On est jeune, donc, très jeune. Et naïf comme on peut l'être à cet âge, dans le Montréal de l'époque. Fervent aussi, affamé de découvertes. Je ne puis m'empêcher d'être touché par la juvénile audace qui permet au Laurendeau de quinze ans de parler de Bach, Mozart, Haydn, Fauré, Berlioz, Franck, Wagner, comme s'il les connaissait vraiment. Dans sa chronique de décembre, il parle de Berlioz. Il avait été séduit auparavant par *L'Enfance du Christ*, mais *Le Carnaval romain*, inscrit au programme de l'Orchestre de Boston (à la radio ?), le décoit : « J'ai trouvé le thème banal, l'instrumentation lourde et peu habile, et des longueurs... interminables. » Je sais, ma foi, que ce que je fais ici n'est pas très honnête, et qu'André Laurendeau, s'il vivait encore, me reprocherait à juste titre de reproduire ces

---

2. Kensington, rue de Westmount où demeurait une des chevilles ouvrières de la revue.

phrases de jeunesse. Mais comment résister?... Loin de moi, d'ailleurs, l'idée de lui reprocher l'énormité qu'il commet à l'égard de Berlioz; j'en ai fait moi-même de beaucoup plus graves, et en plus grand nombre, et à un âge plus avancé! Ce que je veux retenir de cet écrit de jeunesse, c'est l'intérêt profond pour la musique, le goût de risquer, de s'affirmer soi-même à travers l'œuvre.

C'est avec la même impétuosité que le jeune auteur, dans une autre section de cet article, abordera la question plus générale de la musique contemporaine, la musique, dit-il, des « futuristes (modernistes extrêmes) ». Il ne nomme pas beaucoup de ces « modernistes extrêmes »; le seul qui apparaisse est Maurice Ravel qui, semble-t-il, en 1927, épouvantait encore quelques montréalaises bonnes âmes. En fait, le plaidoyer que prononce André Laurendeau constitue une manifestation générale de confiance à l'égard de la nouveauté musicale, plutôt qu'une réflexion sur les caractères de cette nouveauté. De cette chronique, je retiens une phrase, qui déborde le cadre musical, que le jeune Laurendeau décoche à ceux « dont la mentalité est toute faite de romantisme ou de classicisme », et qui « abhorrent les futuristes ». « Mais ce ne leur est pas, dit-il, une supériorité; ils nous montrent qu'ils sont de la vieille école, mais nous sommes la jeunesse. » La jeunesse, Laurendeau la quittera, comme tout le monde; mais il demeurera attaché, passionnément, à ce que demande la jeunesse, à ce qui refait de génération en génération la jeunesse du monde.

Je ne puis m'empêcher, quittant à la fois la musique et André Laurendeau, de signaler, tant la chose me ravit, que *La Revue scientifique et artistique* a présenté pendant quelque temps une chronique régulière intitulée « Un général par mois ». La matière ne manquait

pas. Le premier fut Hannibal, le deuxième Marius (pas celui de Pagnol, bien sûr). On avait la prudence d'aller les chercher, ces généraux, dans une Antiquité que le cours classique révérait.